

DE L'HYPERMÉDIA À L'HYPOFRANÇAIS

Jean-Louis MALANDAIN

Résumé du propos

Dans beaucoup de domaines scientifiques, l'hégémonie de la langue anglaise va de soi... et ce phénomène ne touche guère le grand public. Il en va tout autrement avec le développement des outils multimédias et de l'Internet qui deviennent les instruments privilégiés de la création et de la diffusion des productions culturelles.

Désormais, même quand la simple consultation est proposée en français, le contact avec l'anglais est permanent. Surtout, il faut pouvoir accéder à des sources en anglais pour se tenir informé, à plus forte raison pour se donner les moyens de comprendre et de concevoir. Il devient alors nécessaire de reconnaître une situation de bilinguisme fonctionnel à intégrer dans le cursus scolaire et, en même temps, de proposer à tous la maîtrise des instruments qui nous éviteront la passivité de la simple consommation et l'analphabétisme du XXI^e siècle.

Le vrai moyen de surmonter notre handicap linguistique est d'étendre largement la base des utilisateurs conscients en augmentant les temps et les moyens de la formation. Seule une politique éducative cohérente nous permettra d'éviter la dépendance technologique.

DE L'USAGE GÉNÉRALISÉ DE L'HYPER ET DU MULTI

Quelle que soit l'efficacité des « hyper » (-textes ou -médias) dans les apprentissages, il est un point sur lequel les « hyper » fonctionnent à cent pour cent, c'est l'usage de l'anglais. Plus on produit d'outils destinés à l'enseignement-apprentissage (de la littérature à la haute technologie en passant par les sciences ou la grammaire), plus on est amené à manipuler des outils de création, des progiciels ou des logiciels auxquels on n'accède que par l'usage de l'anglais, même quand le mode d'emploi a été francisé. Il est évidemment trop tard pour se demander si les mêmes outils pourraient exister dans notre langue. C'était peut-être encore possible il y a 10 ans mais il est clair qu'aujourd'hui c'est « ça ou rien » !

Il n'est sans doute pas superflu de s'interroger sur les effets de ce bilinguisme fonctionnel, en particulier auprès des adolescents très tôt versés dans l'usage des objets multimédias et, parfois, déjà créateurs de produits alors même que l'imprégnation de la culture native n'est pas encore achevée. C'est qu'en effet, « une langue peut en cacher une autre » et le risque potentiel est d'autant plus important qu'il est pratiquement convenu de n'en jamais parler. On pourra se demander pourquoi.

Est-ce parce que nous baignons dans un environnement culturel nord-américain que véhiculent le cinéma, la télévision et la musique ?

Est-ce parce que nous nous sentons protégés par la loi qui, en principe, empêche de dire « hot dog » ou par les censeurs qui hurlent quand ils entendent « nominé » ? Est-ce parce que la plupart des scientifiques utilisent naturellement l'anglais qui a cessé d'être une langue étrangère (pour reprendre le voeu de Claude Allègre) ?

Deux citations extraites du journal *Le Monde* peuvent illustrer le fait que, désormais, il n'est de validation qu'en anglais et de reconnaissance qu'aux États-Unis :

« Le livre, *Disruption, Overturning Conventions and Shaking up the Marketplace* (“Disruption, dépasser les règles et secouer le marché”) a été écrit directement en anglais par un publicitaire français... [qui] prépare aussi la traduction de ‘Disruption’, dont la publication est prévue en mai. » (premières et dernières lignes d'un article paru le 15 février 1997)

« Une équipe de chercheurs français travaillant dans deux unités de l'Institut national de la santé et de la recherche médicale (Inserm) annonce, dans le dernier numéro des “Comptes rendus de l'Académie américaine des Sciences” (*Proceedings of National Academy of Sciences*), avoir réussi à corriger de manière transitoire, chez le rat, certains troubles cognitifs liés à l'âge. » (première phrase d'un article paru le 24 décembre 1997)

Sans doute pensera-t-on que de telles pratiques sont inévitables et sans danger pour des chercheurs qui ne sont pas près d'oublier leur langue même s'ils finissent par penser en anglais. Leur âge et leur culture les préservent d'une sorte d'adage linguistique qui veut qu'une langue chasse l'autre. Il n'est pas certain que le risque soit écarté chez les enfants ou les adolescents. Il faudrait observer dans quelles situations et à quels niveaux d'utilisation commence l'exposition à l'anglais, quelle est l'intensité de sa propagation à bas bruit et quels en sont les effets.

Ainsi peut-on se demander quelle est l'origine de cette dégradation de la langue, souvent constatée à la marge, chez ceux qui n'ont pas forcément une solide formation linguistique mais se lancent à corps perdu dans la high tech. En voici un exemple : « - Visiblement (c'est une source sur !!!) les administrateurs des lignes haut débit de France Telecom vont faire grève le 13 décembre 98 et donc alors il y aurait une impossibilité physique de se connecter sur le net car les fournisseurs n'auraient même pas de l'accès par France Telecom ! » [sic !]

DE LA CONSOMMATION À LA CRÉATION...

On le voit, tout ce qu'on a pu dire jusqu'alors est évidemment décuplé par l'immense succès du réseau Internet, largement répercuté par les médias. La radio, la télévision, les journaux en font état comme on parlait naguère du Minitel, avec ses drames et ses scandales en rose ou en brun. Il est question de brancher toutes les écoles et de donner une adresse à chaque étudiant. Cela signifie que des outils vont se répandre pour permettre aux gens de réaliser une page Web ou produire des documents « hyper » et « multi ».

L'usage de logiciels « localisés », c'est-à-dire francisés, a bien pu masquer cette dure réalité, il n'empêche que, de plus en plus, il sera nécessaire de faciliter l'accès aux langages de programmation (même si le mot n'est plus à la mode) et d'enseigner la maîtrise des logiciels pour concevoir les productions culturelles à venir.

Dès lors, il ne s'agira plus de jargons ésotériques dont pourrait se passer le commun des mortels mais de savoirs fondamentaux permettant d'éviter l'illettrisme du XXI^e siècle (qu'on pourrait appeler l'illectronisme). On en voit déjà l'utilité pour comprendre de simples commentaires qui s'affichent à l'écran en « français » :

- « Le spouler a échoué dans l'initialisation de MAPI »
- « La méthode javaEnabled() de l'objet navigator renvoie true ou false selon que la console Java du browser est activée ou non »

Inutile ici de dénoncer la langue anglaise : elle n'est pour rien dans notre incapacité à traduire « spouler » ou « browser ». Ce qui apparaît est plutôt le constat d'une situation de bilinguisme qui conduirait à la dépendance si elle n'était clairement assumée. C'est encore plus vrai quand il est question de programmation.

QUE VOIT-ON QUAND ON ENTRE DANS UN PROGRAMME ?

À titre d'exemple, voici un bref extrait de la première leçon du manuel « JavaScript pour les nuls ». Il s'agit d'une initiation rapide au langage HTML (pp. 27-28). Pour écrire quelques lignes sur la naissance de Jean-Sébastien BACH , il faut taper ce qui suit :

```
<HTML>
<HEAD>
<TITLE>Jean-Sébastien BACH</TITLE>
</HEAD>
<BODY>
<H1>Jean-Sébastien BACH</H1>
```

Constatons d'abord que la minuscule accentuée de « Sébastien » a disparu ! La deuxième fois, c'est pourtant bien du texte pur destiné à l'écran et non pas une référence pour le système ! La minuscule est remplacée par sa description littérale en anglais, selon un procédé bien connu pour éviter les blocages avec les serveurs 8 bits.

C'est transparent, dira-t-on. Oui, pour l'utilisateur consommateur béat. Mais dès qu'on veut mettre le nez dans les outils de « création » - et c'est un bien grand mot pour si peu -, on s'aperçoit qu'il faut se colleter avec les minuscules accentuées pour garder notre langue.

« Garder notre langue », c'est beaucoup dire puisque tous les mots clés sont en anglais...

De plus, il est indispensable de couler la moindre intention énonciative dans un cadre logique et linguistique où la langue native se trouve littéralement encapsulée. A titre d'illustration, voici le début d'un questionnaire pour interroger sur les préférences en matière de parfum :

```
<HTML>
<HEAD>
<TITLE>Exemple de bo&icirc ;te de liste &grave ; s&eacute ;lection
unique</TITLE>
<SCRIPT LANGUAGE=»JavaScript »>
function display(selection)
{ var choix, monParfum= »vanille »
  choix=selection.options[selection.selectedIndex].text
  if (choix != monParfum)
    document.formulaire.opinion.value=choix + « est un bon choix »
  else
    document.formulaire.opinion.value=monParfum += « est aussi mon choix »
}
</SCRIPT>
```

```

</HEAD>
<BODY>
<BR>
<FORM NAME= »formulaire »>
Quel est le parfum de glace que vous préférez ?
<SELECT NAME= »favoriteOne » onChange= »display(this) »>
<OPTION SELECTED> chocolat
<OPTION> vanille
<OPTION> pistache
<OPTION> menthe rose
<OPTION> caramel
</SELECT>
<INPUT NAME= »opinion » VALUE= » » SIZE=35>
</FORM>
</BODY>
</HTML>

```

S'il faut en passer par là pour une glace à la vanille, qu'en sera-t-il pour exprimer sur le Web une pensée un peu subtile ?

On aura beau dire et beau faire, l'utilisateur qui n'est pas anglophone aura toujours un temps de retard. Cet écart dans la compréhension immédiate s'ajoutant aux délais dans la transmission des documents ou des éventuelles traductions, on aboutit à un handicap assez lourd. Les adultes s'en accommodent encore mais les nouvelles générations supporteront mal ce décalage et finiront par changer de langue si elles ne sont pas préparées très tôt à ce nécessaire bilinguisme.

Ce n'est pas toujours facile d'écrire dans sa langue maternelle. C'est particulièrement vrai en français où les simplifications orthographiques et les allègements syntaxiques sont quasiment proscrits. Un apprentissage méthodique de longue durée, fruit d'une lente maturation, en permet néanmoins la maîtrise. La nécessité d'ajouter à ce bagage les contraintes du bilinguisme fonctionnel doit conduire à une stratégie mûrement réfléchie pour ne pas risquer d'accentuer encore les écueils qui conduisent à l'échec.

POURQUOI CE HANDICAP ET COMMENT LE SURMONTER ?

Peut-on penser que les Anglo-Saxons sont avantagés dans le domaine des Technologies de l'Information et de la Communication (TIC) par une grande capacité à l'abstraction et le goût du raisonnement par l'absurde ? S'agit-il d'une créativité naturelle ? Peut-être est-ce tout cela et d'autres capacités qu'ils auraient dans les gènes et que nous n'aurions

pas... Mais, à coup sûr, l'avantage est à rechercher du côté de la puissance économique et de la primauté linguistique. Or c'est bien de linguistique qu'il est question ici.

Maîtriser un savoir, c'est souvent s'en faire une représentation qui n'est pas forcément l'exacte réalité physique ou conceptuelle mais une imagerie mentale adaptée à chaque individu et une capacité à en parler avec des mots significatifs.

Comme les Anglo-saxons ont une grande facilité à créer des mots ou à adapter des mots concrets à des entités abstraites ou complexes, le discours sur l'informatique ou sur les TIC fait mouche immédiatement : il crée un début d'appropriation dans la mesure où le domaine paraît familier. Cette disposition favorable n'évite évidemment pas le long travail de compréhension et d'apprentissage mais un début de perception s'installe au niveau langagier (qu'on pense à « hardware » ou à « cookie »), alors que ce savoir minimal reste totalement opaque pour les non-anglophones.

Même si la traduction était immédiate, le contenu familier ne passerait pas. D'ailleurs ces mots-là sont rarement traduits et, de toute façon, tous les langages de programmation sont désormais en anglais. C'est le seul moyen de « parler » aux machines.

Les autres - les barbares, pourraient-on dire, à la façon dont les Grecs désignaient ceux qui bredouillaient le grec - les autres, donc, doivent non seulement attendre la vulgarisation et la traduction, mais encore se construire leur propre représentation mentale à partir d'informations de seconde main. Ce qui n'empêche qu'il devront, finalement, s'ils veulent eux aussi créer quelque chose, revenir aux vocables anglais au moment de la programmation.

Être parfaitement synchrone avec l'évolution rapide des techniques signifierait être parfaitement bilingue (c'est autre chose que l'aisance à lire les notices ou les articles scientifiques) et même vivre aux États-Unis près des sources d'information. Voilà pourquoi, à tous ceux qui disent qu'on ne risque rien à se mettre à l'anglais pour être plus performant, on peut répondre qu'il subsistera toujours un écart tel que nous resterons loin derrière.

Pour exprimer autrement la même idée, on peut dire que l'information sur les TIC touche immédiatement 10 % de la population aux États-Unis mais 10 fois moins partout ailleurs... Fût-il génial, ce 1 % de Français parfaitement à l'aise en anglais et rapidement informé ne suffirait pas à rétablir l'équilibre.

Des zélateurs inspirés de l'américain way of life pourraient bien nous souffler qu'il suffirait alors de devenir tous parfaitement bilingues - surtout quand ces zélateurs sont aussi nos ministres ! Eh bien ! même si, pour répondre à leurs vœux, l'anglais n'était plus une langue étrangère en France, même si nous abandonnions le français comme langue nationale et véhicule de notre propre culture, ce ne serait pas suffisant pour éviter la dépendance.

**AVEC OU SANS L'ANGLAIS,
C'EST LA BASE DES UTILISATEURS QU'IL FAUT ÉLARGIR
POUR RÉTABLIR L'ÉQUILIBRE**

Puisque les TIC sont l'avenir des productions culturelles et la source des emplois au XXI^e siècle, il faut que TOUS les adolescents soient capables de les maîtriser si nous voulons rester dans la compétition. Et il y faut du temps, puisque nous avons le handicap de la traduction.

Il ne suffit pas non plus d'équiper les établissements scolaires - ce qui n'est même pas fait - pour que les élèves deviennent les consommateurs béats de productions américaines servies par Internet et par satellites, sans même avoir besoin de les traduire ! Il est urgent que des formations soient mises en place pour comprendre l'informatique, maîtriser le fonctionnement des machines et apprendre à concevoir... Autrement dit, les TIC devraient être, à la fois, objet d'enseignement, outil au service de l'enseignement et machines à créer pour tout le monde. Ce qui, à y bien réfléchir, ne peut qu'aboutir à un prolongement de la scolarité obligatoire.

Il n'est pas absolument certain que de telles mesures nous sortiraient rapidement de la dépendance mais il est sûr que toute autre voie mène directement à l'abandon de notre langue et de notre culture puisque nous n'en serons plus ni les agents ni les producteurs.

Notre seule chance, c'est d'opposer au schéma américain « 10 % de concepteurs pour 90 % de consommateurs », celui plus conforme à la tradition républicaine et à la devise de la Nation - car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'en déplaise aux technocrates purs et durs - « 100 % de citoyens maîtrisant leur destin et construisant leur culture ».

Jean-Louis MALANDAIN